

# COLETTE VIVIER



# Colette Vivier se présente à des enfants

*Dans les dernières années de sa vie, Colette Vivier aimait rencontrer ses lecteurs, dans des classes, dans des bibliothèques et savait trouver avec eux une parfaite complicité.*

*Son fils, André Duval a bien voulu nous confier deux textes \* où Colette Vivier se présente à des enfants et leur parle des huit romans qu'elle préférerait parmi tous ceux qu'elle avait alors écrits.*

**J**e suis née à Paris et j'y ai toujours vécu, soit sur la rive droite de la Seine, soit sur la rive gauche, au Quartier Latin. J'ai deux sœurs, Simone et Geneviève, et nous avons eu toutes trois une enfance heureuse. Le soir, quand nous étions couchées, nous inventions des histoires où chacune de nous avait son rôle, et je me chargeais de les consigner sur le papier, le lendemain, dans un gros cahier rose. C'était bourré de fautes d'orthographe et plein d'aventures invraisemblables, mais c'est de là que m'est venu, plus tard, le goût d'écrire de vrais livres.

A six ans, je suis entrée dans une école communale dont ma grand'mère était directrice ; je l'admirais beaucoup, elle s'appelait Madame Vivier, et j'ai repris son nom pour signer mes romans, en souvenir d'elle. Ensuite, j'ai été au lycée, et ensuite encore, à la Faculté de la Sorbonne. Vers mes vingt ans, je me suis mariée ; mon mari était professeur de lettres. J'ai un fils, André, et deux petits-fils, Rémi et Yves. Fils, petits-fils, neveux, nièces, j'ai toujours vécu entourée d'enfants, les uns succédant aux autres. J'aime jouer avec eux, les suivre dans leurs vagabondages, utiliser comme eux le conditionnel magique : « On se serait perdus... on trouverait une maison... » Je n'ai jamais coupé mes liens avec l'enfance, à tel point que, lorsque j'écris un livre, je me sens très vite complice de mes personnages, comme si je vivais au milieu d'eux.

Ces personnages, d'ailleurs, je ne les tire pas tels quels de la réalité ; non, je les crée de toutes pièces, prenant un détail ici, un autre détail là. Mais ce que je reproduis fidèlement, ce sont les lieux, et je cherche toujours à situer mes intrigues dans un endroit que je connais bien : Paris et sa banlieue, Dieppe où j'ai passé maintes vacances, la forêt de Tronçais où nous avons une maison. Ceci, afin que mes héros soient solidement enracinés. Je connais la Maison des Petits Bonheurs où habite Aline, je connais le petit café de L'Etoile Polaire et le plateau aux marguerites où les gens de La Porte ouverte construisent eux-mêmes leur logis, pour échapper à la pièce unique et étouffante de leur vieille rue parisienne. Lorsque je les ai eu installés là-haut, j'ai été aussi contente qu'eux. Et les enfants me comprennent. Dans une école où j'étais venue parler de ce livre avec des jeunes lecteurs, j'ai été criblée de questions :

---

\*L'un de ces textes avait été publié dans un dossier consacré à Colette Vivier, réalisé par le C.I.E.P de Sèvres et le C.R.I.L.J en Octobre 1980.

« Francis a-t-il installé la balançoire ? Etiennette a-t-elle semé des volubilis ? » Et plusieurs petites filles ont crié pour conclure : « Dites, Madame, est-ce qu'on ne pourrait pas y aller avec vous, pour voir comme ils sont bien installés ? »

De temps à autre, je mêle pourtant quelques souvenirs personnels à mon récit : La noyade de Paul, dans L'Etoile Polaire, c'est ma propre noyade, et les histoires stupides qu'écrit Suzanne dans La Grande Roue, ce sont mes propres histoires, hélas, celles du fameux cahier rose. Mais le roman où je n'ai absolument rien inventé, c'est La Maison des Quatre-Vents qui se passe en 1943, pendant l'occupation allemande. Nous faisons partie, mon mari et moi, d'un réseau de Résistance, et tout ce qui arrive à mes héros, je l'ai puisé dans mon expérience personnelle ou dans celle de mes proches. Tout jusqu'à la faillade simulée du jeune Michel. Pour La Grande Roue, en revanche, j'ai dû me documenter, et j'ai utilisé les souvenirs d'une vieille dame. J'ai décrit scrupuleusement son mariage, et j'ai recopié le menu du banquet - un banquet tellement copieux que je me demande comment les convives ont pu parvenir jusqu'au dessert !

J'ajoute que je n'ai jamais exercé aucun métier et que si j'ai écrit quelques livres, c'est uniquement pour mon propre plaisir.

... J'en ai écrit jusqu'à une douzaine, à peu près, mais, sur ces douze, je n'en ai gardé que huit, ceux que je jugeais les meilleurs. Les voici :

La Maison des Petits Bonheurs. C'est le journal d'Aline, avec tout ce qui peut lui arriver, jour après jour, entre l'école et la maison. Beaucoup d'enfants, ici, rédigent leur journal. Et vous ? La Porte ouverte est l'histoire d'une famille entassée dans un logement tellement exigu qu'on ne peut pas faire un pas sans se cogner contre un meuble. Mais Lise fait tant et si bien que ses parents finissent par s'installer à la campagne, après avoir recueilli trois petites filles, plus ou moins perdues.

L'Etoile Polaire se situe au bord de la mer, à Dieppe, un endroit où j'ai été très souvent. Le jeune Paul, garçon trop couvé, craintif, solitaire, se libère peu à peu et découvre une vie nouvelle, au contact de ses nouveaux camarades, fils de pêcheurs, et plus simplement, le nouveau cousin.

La Maison du Loup, elle est au cœur d'une forêt que je connais bien aussi, car j'y ai ma maison. Deux petits parisiens y viennent pour les mois d'été, et il y a un mystère, quelques drames (pas trop tristes), avec une conclusion qui ramène le bonheur.

Le fantôme de Rémi et le fantôme n'est pas un vrai fantôme, vous le devinez, mais cela ne l'empêche pas d'être un très vilain personnage que Rémi, détective en herbe, perce victorieusement à jour, après bien des péripéties.

Dans Le Petit Théâtre, j'ai conté les aventures d'une misérable famille de roulottiers : quatre enfants qui parviennent à force de courage à trouver leur propre voie et à assurer leur avenir. Cela se passe en Normandie, pas très loin du Dieppe de L'Etoile Polaire.

La Grande Roue, c'est l'année 1900, qu'on nommait couramment « La Belle Epoque », bien que cette époque ait été loin d'être belle pour tout le monde. Il y avait ceux qui étaient comblés et il y avait ceux qui ne l'étaient pas, comme la Pauline de mon roman, une pauvre petite bonne de douze ans, ballottée de patron en patronne, et qui ne sait dire que « Oui, Madame... Oui, Monsieur... » Bien entendu, elle apprendra à dire autre chose, grâce aux amis qui l'ont prise par la main et qui ne l'abandonneront pas.

Enfin, La Maison des Quatre-Vents décrit la vie des jeunes à Paris, pendant l'occupation allemande, de 1940 à 1944. Ici, je n'ai presque rien inventé, je n'ai fait que me souvenir, par l'intermédiaire de mon héros, Michel, un garçon français qui brûle de participer à la lutte clandestine.